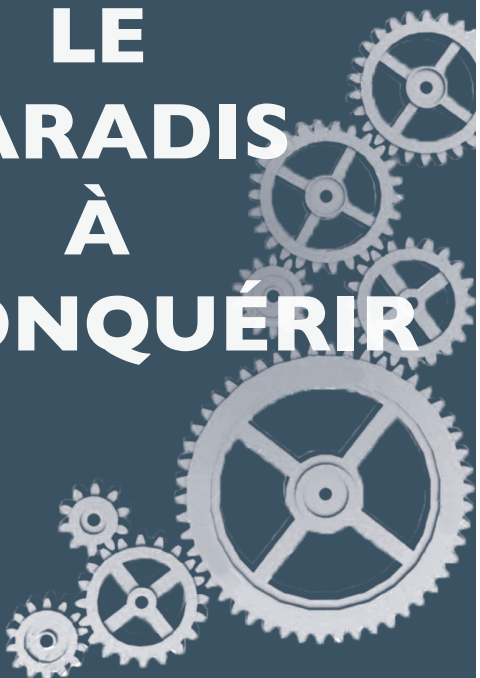
henry d.

thoreau

LE PARADIS À RECONQUÉRIR



LE MOT ET LE RESTE

henry d.
thoreau

LE PARADIS À RECONQUÉRIR

introduction, postface et notes de
MICHEL GRANGER
traduction de
NICOLE MALLET

LE MOT ET LE RESTE

INTRODUCTION
de Michel Granger

THOREAU À L'ÈRE DES RÉFORMES

En 1843, Ralph Emerson propose à Henry D. Thoreau de commenter la réédition anglaise du livre de John A. Etzler, parue initialement aux États-Unis en 1833, *The Paradise within the Reach of all Men* […] : selon cette utopie, il serait possible, sans travail, avec l'aide de machines, de dompter les forces de la nature et ainsi de satisfaire tous les désirs humains. Etzler promet que ce paradis est « à la portée de tous les hommes », mais il précise dans le sous-titre qu'il s'adresse en fait aux « hommes intelligents ». Thoreau lit l'ouvrage qu'Emerson lui a prêté ; il accepte de faire la recension d'élucubrations pourtant bien peu susceptibles de recouvrer le paradis perdu. Pour son article, il emprunte le titre du poème de Milton, *Paradise Regained*, mais lui fait subir une torsion ironique et « Le paradis retrouvé » devient « Le paradis à reconquérir », *Paradise (to be) Regained* : avec Etzler, suggère

Thoreau, l'humanité n'est pas encore arrivée, il lui faudra trouver un meilleur chemin. Lorsqu'il rédige le compte rendu, le jeune Thoreau a quitté Concord et vit pour quelques mois à Long Island comme précepteur des enfants du frère d'Emerson ; il a ainsi l'occasion de visiter New York, une ville baignée dans la modernité que caractérisent l'industrialisation, les affaires et le « progrès » technique. Il en profite aussi pour tenter de lancer sa carrière d'écrivain ; il rencontre John L. O'Sullivan, le rédacteur du *United States Magazine and Democratic Review*, qui lors d'un passage à Concord avait proposé de publier l'un de ses futurs articles. Thoreau préfère placer sa recension dans ce magazine littéraire à l'audience plus large que celle du *Dial* transcendantaliste. O'Sullivan commence par refuser cette critique ironique de l'utopie, demande des modifications pour que l'article se mette en conformité avec la ligne éditoriale favorable aux réformateurs et aux communautés utopistes. Thoreau ne souhaite pas se plier à la requête et finalement le rédacteur accepte le compte rendu incisif mais bien enlevé, un parti pris qui à l'évidence n'engagera pas la *Democratic Review*.

C'est une aubaine pour Thoreau que de se voir offrir l'occasion de prendre position contre les excès de l'esprit utopiste, contre tous ceux qui, à l'Ère des réformes (1820-1860), quelques décennies après la mise en place des institutions politiques des États-Unis, prétendaient changer la société américaine : de nombreuses associations, souvent d'origine religieuse, voulaient corriger les maux d'un pays emporté par l'obsession de l'argent, la construction des chemins de fer transcontinentaux et la conquête

de l'Ouest, au point d'oublier les idéaux qui avaient présidé à sa fondation. Des idées de renouveau germent un peu partout, quelquefois sous l'impulsion du socialisme utopique européen (Charles Fourier, Robert Owen), et donnent naissance à des expériences de vie communautaire (New Harmony, Sylvania, Fruitlands, Brookfarm…) où l'on tente de refaire le monde au sein de petites sociétés organisées selon des principes plus justes mais parfois saugrenus. Certains transcendantalistes sont tentés par l'aventure (Charles Lane, Bronson Alcott, George Ripley), d'autres plus réservés, comme Emerson, s'abstiennent de participer. Pour sa part, Thoreau déclare en 1841 à propos de ces communautés qu'il préférerait vivre en enfer plutôt que prendre pension au paradis ! Il n'est donc pas prédisposé à porter un regard bienveillant sur le projet imaginaire qu'on lui soumet pour recension.

UN ÉDEN MÉCANISÉ

D'emblée, John Etzler promet sans ambages de « créer en dix ans un paradis où chaque être humain pourra obtenir en surabondance tout ce qu'il désire dans la vie, sans travailler et sans payer […] chaque homme pourra vivre dans les plus magnifiques palais, dans un luxe et un raffinement inimaginables […] mener une vie de bonheur perpétuel […] ». Demain on rase gratis. Dans la sélection de passages cités par Thoreau, cette utopie paraît très schématique, ne s'embarrassant pas d'indiquer le moindre moyen de la mettre en œuvre : il n'est question ni d'ingénieurs ni

d'ouvriers pour la réaliser, ni d'argent pour la financer. C'est magique, tout se fera sans effort, par un « tour de manivelle ». Etzler ne justifie pas les éléments caractéristiques de son invention : pourquoi cultiver sur des « îles flottantes », alors que le continent nord-américain n'a pas encore été complètement exploré ni exploité ? Pourquoi « niveler les collines » ? Dans ces conditions, Thoreau a beau jeu de souligner ce qui est insatisfaisant parce que trop incomplet ou immotivé.

L'auteur s'en tient à la constatation qu'il y a dans la nature des forces prodigieuses qu'il « suffit » de maîtriser pour changer radicalement la vie sur terre : une puissante machinerie le rendra possible sans problème. Son délire technique est porté par une foi inébranlable en ses calculs : quelques nombres semblent assurer la réalisation d'un paradis quantifié. Thoreau ironise sur l'intérêt d'accorder confiance à des chiffres, alors que « personne n'aurait la présomption de calculer les puissances morales ». Toutefois, il reconnaît la portée de la prise de conscience de ces forces naturelles considérables qui jusqu'ici n'ont trouvé qu'un « usage négligeable », bien loin d'épuiser leur potentiel. À notre époque, on appréciera l'anticipation visionnaire de cet utopiste, car depuis le XIXe siècle, les énergies renouvelables ont commencé à être exploitées – panneaux solaires, éoliennes, usine marémotrice… L'utopie technique se réalise partiellement. Dans ce domaine, on concédera que la prescience d'Etzler avait une certaine base sensée et on nuancera le jugement critique porté sur l'imagination extravagante dont il fait preuve.

Évidemment, Thoreau ne pouvait pas encore le savoir, mais de toute façon il n'acceptait pas de concevoir un « paradis » – si tant est que cette notion l'ait jamais intéressé – dans la dépendance à des machines : cette domination mécanique monstrueuse est pour lui « un obstacle majeur » à l'acceptation de l'utopie. D'ailleurs, si l'on compare avec le point de vue exprimé dans *Walden* (1854, mais rédigé à partir de 1847), il considère que les machines modernes sont déconnectées de la vie humaine. Les inventions techniques du XIXe siècle qu'il connaît sont pour lui de simples « jouets » dénués de sens qui « distraient des choses sérieuses », « des moyens améliorés pour une fin non améliorée ». Même le chemin de fer qu'il empruntait pour se rendre à Boston et dont il louait la régularité, est une invention qui écrase l'humanité : « Nous ne montons pas dans le train ; c'est lui qui monte sur nous. »

Pire encore pour le philosophe de la nature, l'utilisation du vent, des vagues ou du soleil revient à plier ces forces à la volonté humaine, au lieu de rechercher une vie harmonieuse avec elles. Véritable « insulte à la nature », les machines d'Etzler sont destinées à combler les marécages, maîtriser les volcans et les tempêtes, ou araser le relief, autrement dit, elles visent à tout uniformiser, à supprimer la part sauvage du monde, alors qu'à Concord Thoreau n'apprécie rien tant que la ligne bleue des montagnes dans le lointain. Etzler s'efforce de rendre son utopie désirable en promettant des jardins avec sculptures, colonnades et fontaines, sans doute esthétiques, mais le processus d'artificialisation détruira un environnement qui

pour Thoreau devrait rester partiellement inexploré, inexploité, mystérieux afin de préserver son caractère illimité et insondable.

De surcroît, Thoreau n'apprécie pas le caractère outrancier de cette utopie antinature qui ferait de l'homme le « seigneur de la création » : il traite cet aspect avec ironie lorsqu'il imagine un prolongement à ce modèle absurde où l'accumulation d'énergie ferait « sortir la terre de son orbite » et pourrait « la catapulter dans une autre ». En fin de compte, Etzler ne propose que des « élucubrations » sans consistance, incapables de préparer concrètement un avenir meilleur pour l'humanité.

UN PARADIS SANS INDIVIDUS

Une autre objection majeure de Thoreau tient au fait qu'Etzler élabore une utopie collective, une affaire de gouvernements et de « corporations » : les gigantesques travaux nécessitent une action concertée, la participation et la collaboration de beaucoup d'hommes, ne serait-ce que pour conduire toutes les machines, donc une concentration dans les villes, ainsi que des habitations communes. Or, en 1843, Thoreau se trouve toujours sous l'influence intellectuelle de son mentor Emerson, le philosophe de l'individualisme transcendantaliste, de la « confiance en soi ». Aussi, quand Etzler affirme que « l'homme seul est impuissant », c'est comme s'il agitait un chiffon rouge devant lui : une telle utopie ne peut qu'aliéner la liberté individuelle, entraver l'épanouissement des potentialités